

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

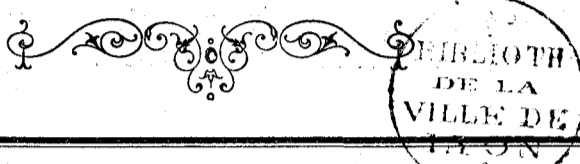
14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4' »
UN AN. 8' »



Sommaire

Causerie	LUCIEN.
Rêve de Gloire et d'Amour	E. DREVEYON.
Chant des Mansardes (poésie)	J. LENTILLON.
Concerts-Bellecour	X.
Chronique guerrière : le boucher de Balaklava	Ch. MISMER.
Montpellier	GUILO.
Les Idées noires (poésie)	X.
L'Escrime à Lyon	P. S.
Un Taudis	POTONIE-PIERRE
La Vache à Pelot (conte breton)	Max. AUDOUIN
Les livres : <i>Heures de Mélancolie</i> , par Jules Grisez-Droz	J. A.
Bulletin financier	X.

CAUSERIE

Dans ma dernière Causerie, parlant de la question de la censure, qui est aujourd'hui à l'ordre du jour, je disais que si elle était supprimée, la littérature n'y gagnerait rien, mais qu'en revanche, la liberté de tout dire et de tout oser étant laissée aux auteurs, il est plus que probable que nous verrions surtout se produire des pièces dans le genre de cette représentation du Théâtre-Libre, théâtre pour lequel la censure n'existe pas.

C'est là une agréable perspective; car on sait quel est le répertoire habituel du Théâtre-Libre qui, comme intrigue et comme langage, est la malpropreté dans l'ordure.

Il semblait, d'après ce que nous avons lu et vu, qu'on était arrivé à la limite extrême, et que dans cette voie d'immondices étalées sous les yeux du public, on ne pouvait aller plus loin.

On y est allé cependant, et Sarcey, qui en fait de moralité a la manche large, s'en indigne.

Par respect pour mes lecteurs, je ne donnerai — pas même en latin, quoiqu'il brave l'honnêteté — l'intrigue de la pièce intitulée : la *Mort violée*, qui provoque la colère du critique du *Temps*. Je me permettrai seulement de citer la note suivante que le Théâtre-Libre avait fait figurer en tête de son programme; dans sa brièveté, cette note en dit long. Jugez-en plutôt :

« La direction a l'honneur de prévenir les invités que la pièce portée au programme est

une œuvre essentiellement naturaliste. Une artiste dont la réputation n'est plus à faire, M^{me} Charmeroy, a bien voulu se charger, dans cette pièce, d'un rôle qu'aucun artiste n'avait osé entreprendre. »

Il fallait, vous l'avouerez, que le rôle fut plus que raide pour qu'aucune actrice — elles ne sont pas cependant des rosières pour la plupart — n'ait osé le jouer. M^{me} Charmeroy n'a pas eu pareil scrupule. Il n'y a pas à lui en faire compliment.

Voici en quels termes s'exprime Sarcey :

« Le sujet n'est déjà pas bien ragoûtant. Mais ce que vous n'imaginez pas, c'est le parti pris d'ordure, d'ignoble et abominable ordure, qui s'étale cyniquement dans le dialogue. Je vous jure qu'il s'est tenu là des propos pour lesquels on se ferait mettre à la porte dans un mauvais lieu. L'auteur a pris plaisir à nous jeter à la face les mots les plus techniques du dévergondage le plus éhonté.

« Très sérieusement de pareils spectacles ne sauraient se souffrir. Un monsieur qui dirait dans un endroit public le quart de ce que nous avons entendu là, sur une scène de théâtre, se verrait fourrer au poste, et on le condamnerait pour outrage public à la pudeur. Qu'on ne m'allègue point le droit du romancier et de l'auteur dramatique à tout peindre : il n'y a, dans la *Mort violée*, de goût d'art ni d'étude d'aucune sorte. C'est de la malpropreté sans excuse; ce n'est pas plus une comédie que les images pornographiques qui illustrent le *Portier des Chartreux* ne sont des tableaux. L'art n'a rien à voir dans ces horreurs. Elles ne relèvent que du bureau des mœurs.

« S'il n'y a point de loi qui interdise ces exhibitions, ce que j'ai peine à croire, je demande qu'on en vote une. Je demande qu'il y ait dans la salle ou un commissaire de police ou un censeur qui ait le droit de faire baisser le rideau, quand la préméditation de la grosse indécence est par trop évidente. »

Si Sarcey était seul à s'indigner, il pourrait paraître un peu suspect, car il a toujours été très hostile aux tentatives prétendues littéraires du Théâtre-Libre, mais son indignation est partagée par tous les critiques dramatiques, et voici ce que dit celui de la *France* :

« Voilà ce que l'on a laissé passer jeudi soir ! Et notez que cette page du marquis de Sade, mise en action, est d'une platitude au-dessous de tout ce qu'on peut rêver. Pas une phrase, pas un mot où se sente l'artiste, rien ! des

saletés à plein tombereau ! Des immondices, des déjections pestilentielles. C'est à faire tourner un plat d'ayoli ! Le public a avalé cela comme une crème à la vanille. C'est ineffable ! Il y a même eu mieux.

« On devait jouer une seconde pièce, *Paternité*, comédie en trois actes du même auteur. Un accident survenu à l'une des artistes a interrompu la pièce au milieu du deuxième acte. Et alors, un jeune homme très bien est venu annoncer qu'on allait recommencer la *Mort violée* !

« ET L'ON A RECOMMENCÉ !

« Non, ça, c'est inconcevable ! Mais, ce qui l'est plus encore, c'est que la moitié du public est restée. Passe pour ceux des spectateurs qui n'avaient pas vu la pièce, car on arrive tard en ces endroits, mais il y en avait qui étaient là depuis le commencement, et qui applaudissaient à tout rompre. Nous avouons que cela surpasse notre faible entendement. »

Le critique de la *France* nous révèle un détail qu'on peut souligner, c'est que par suite d'un incident, on a recommencé la pièce après l'avoir représentée une première fois, et que la bonne moitié des spectateurs est restée à sa place, heureuse de se frotter le nez dans l'ordure et de « s'en fourrer jusque là ».

Donc et c'est la conclusion qu'on peut en tirer : l'auteur qui a écrit pareille pièce, les acteurs qui l'ont jouée et le public qui l'a écoutée, tous se valent et sont faits pour se comprendre,

Pour l'honneur de cette province si calomniée, je crois que cela ne se passerait pas ainsi chez elle, et que, si on y tentait pareille représentation, il se trouverait dans la salle quelques braves gens, quelques uns de ces bourgeois si conspués par les Parisiens « dans le mouvement » qui, d'un vigoureux coup de balai, jetteraient au fumier ces ordures,

Notez qu'un des principaux arguments invoqués en faveur de la liberté est celui-ci : que le public n'a pas besoin de la censure, parce qu'il saura la faire lui-même en sifflant une pièce qui le blessera dans ses idées, dans sa dignité.

C'est là une profonde erreur. On s'habitue peu à peu aux malpropretés. Déjà dans les théâtres on joue certaines pièces — autorisées par la censure s. v. p. — qui sont, aussi bien au point de vue de l'intrigue que du style, de simples polissonneries qu'une honnête femme, il y a vingt ans, n'aurait jamais osé entendre :

un pas de plus en avant et nous tombons dans l'ordure et le fumier, et l'odeur n'en aura rien de choquant pour nos narines qui, petit à petit, s'y seront habituées.

Zola qui est le grand prêtre du naturalisme est incontestablement un écrivain d'un réel talent, alliant dans ses œuvres à une féconde imagination, un remarquable esprit d'observations. Le malheur est que dans le genre naturaliste qu'a, sinon inventé, du moins perfectionné Zola, il faut de toute nécessité être un maître, car ses élèves impuissants ne lui empruntent que ses grossièretés voulues et cherchées. Ils cultivent eux aussi « le document humain », mais c'est entre autres le document humain dont Cambrone a dit le nom en toutes lettres, qui leur est particulièrement cher, et quoiqu'on dise que ce document porte bonheur, il ne nous a valu jusqu'à ce jour aucun chef-d'œuvre.

Du roman, le naturalisme a passé au théâtre et cependant, il faut le dire, il a trouvé un public plus résistant que celui des lecteurs ; néanmoins, comme je l'ai déjà dit, comme on s'habitue à tout, même aux malpropretés, il serait grand temps de brûler du sucre afin de purifier un peu l'atmosphère, pour pouvoir respirer autre chose qu'une odeur de pourriture.

Un jeune écrivain, M. Marcel Provost, a posé dernièrement la question suivante : quel sera le roman de demain ? qui a fait un assez grand tapage dans la presse. La même question peut se poser en ce qui concerne le théâtre — car pièces et romans se tiennent et marchent parallèlement — quel sera la pièce de demain ?

Je ne souhaite qu'une chose, c'est que cette pièce ne ressemble pas à celles qui tendent à devenir à la mode. Qu'on nous ramène à la *Chanoinesse* du bon Scribe, voire à la *Leçon de Botanique* qui a fait les délices de nos grands-pères. Cela vaudra mieux.

LUCIEN.

Rêve de Gloire et d'Amour !

A Gabriel Monavon.

Sept heures du matin... Je m'éveille sous le charme du rêve qui m'agita cette nuit.

Je voudrais le revivre maintenant, en pleine lucidité d'esprit, ce rêve si doux ; je voudrais ressaisir, dans toute leur intensité, ces visions glorieuses et charmantes, déjà noyées dans une épaisse brume, mais dont le souvenir berce si agréablement mon imagination ; oui, je voudrais la retrouver cette angoisse nocturne, troublante et délicieuse, sentir de nouveau ce frisson qui fait battre le cœur, vibrer l'être tout entier.

Mais comment noterai-je, sur la feuille blanche, qui s'étale devant moi, l'impression fugitive et complexe qui subsiste en mon cerveau ?

Je vais essayer, sans espoir pourtant, de rendre les sensations idéales, si je puis m'exprimer ainsi, de mon rêve — de mon beau rêve de gloire et d'amour !

**

Voici... C'est le matin. La ville est calme, comme d'habitude. Quelques rares passants. Le soleil, déjà haut dans l'azur, répand à flots sa lumière blonde. Tout sourit. C'est la gaieté du jour naissant...

Mais, soudain, une grande rumeur s'élève, une foule, déjà nombreuse, s'agite dans la rue.

Qu'est-ce donc ? Je m'informe. Des voix, vibrantes d'émotion, me répondent : la guerre !... la guerre !...

Au même instant, les cloches, comme mises en branle par la même main, clament de leur voix d'airain, tragique à cette heure, la nouvelle terrible. La générale répond dans tous les carrefours, et des gendarmes, au galop belliqueux de leurs chevaux, passent, criant : aux Armes !... aux Armes !...

Aux Armes ! répétait la foule saisie du frisson sacré.

Aux Armes ! Aux Armes !...

Les citoyens, sur le seuil des maisons familiales qu'ils ne franchiront peut-être plus, serrent une dernière fois, dans leurs bras robustes, les femmes aimées.

Le peuple tout entier est debout.

Un bataillon défile en tenue de campagne, musique en tête.

C'est la *Marseillaise*, dont les strophes guerrières, évocatrices des luttes héroïques des aïeux, s'envolent fièrement vers le ciel bleu.

Le jour de gloire est arrivé !
Aux Armes !... Aux Armes !...

Des visages connus passent devant mes yeux, des mains serrent les miennes.

Et mon cœur tressaille à l'espoir des revanches si impatiemment attendues, et je pousse aussi, électrisé, le cri de guerre : Aux Armes ! aux Armes !...

Mais une angoisse m'étreint tout à coup, une tristesse subite m'envahit.

Où est-elle ?... où est-elle ?

Et mon regard la cherche en vain dans la foule environnante.

Dieu ! si j'allais partir sans revoir Hélène, sans emporter, gravée bien nette en mon âme, son image chérie ; sans entendre une dernière fois la musique si douce de sa voix !... M'éloigner ! Sans connaître la réponse à la question douloureuse que je me suis posée si souvent après l'avoir quittée : M'aime-t-elle ?

Car, rien encore ne m'a éclairé à cet égard. Son regard est toujours resté impassible sous le mien, et rien dans sa physionomie n'a jamais trahi le moindre trouble.

Puis-je aller au combat avec cette incertitude cruelle ? Non, non, c'est impossible.

Aux Armes !... Aux Armes !...

Non, je ne puis pas. Il faut que je sache enfin quels sentiments j'ai su lui inspirer.

Et je cours, j'écarte la foule pressée sur mon passage, je vole vers sa demeure, vers la petite maison blanche, là-bas, en dehors des anciennes fortifications, au bord de la rivière, et dont l'accueil me fut toujours si amical.

C'est presque la campagne : des villas cachées sous la verdure, des arbres fruitiers, des bosquets, des tonnelles enlizeronnées de clématites, des vignes, des sautilllements d'oiseaux, un vrai coin de petits rentiers, où il fait bon vivre.

Mais, aujourd'hui, la nature, elle aussi, semble frémir à l'appel sacré des cloches dont la voix s'entend loin, bien loin...

Aux Armes !... Aux Armes !...

... Je suis dans le petit salon où j'ai passé de si bons moments à causer avec elle. J'en reconnais tous les détails : le papier clair à fleurettes rouges, les gravures, les tableaux, le guéridon, au milieu, avec son tapis bleu et noir sur lequel s'étale l'album de photographies plusieurs fois feuilleté, dont la tranche dorée luit au soleil qui entre gaiement par la croisée ouverte aux parfums du jardin. Sur la cheminée : les deux vases de Chine, le berger en bronze de la pendule, qui joue du chalumeau ; et, dans un coin, le piano sur lequel, avant-hier encore, elle me joua un motif de Beethoven.

Tout s'évoque très net.

C'est bien là le salon où, assis près d'elle, le cerveau en feu, le cœur troublé, j'ai contemplé avec ivresse ses grands yeux châtains foncés, vifs et langoureux à la fois, l'air si pur de ses lèvres roses, la pâleur marmoréenne de son front, de ses joues qui semblaient transparentes à la clarté des lumières, la richesse voluptueuse de sa gorge, et ses cheveux, légè-

ment annelés, dont le noir — charmante antithèse — tranchait fortement sur le teint nacré de son gracieux visage. C'est bien là que je me suis enivré de sa vue, c'est bien là que j'entendis le timbre si harmonieux de sa voix, que son sourire si caressant, si empreint de bonté et de modestie originale charma mon âme, l'emplantant d'un éternel amour. C'est bien là que je l'ai adorée, sans jamais le laisser paraître, cette Hélène que je vais quitter et que, peut-être hélas ! je ne reverrai plus... jamais... jamais...

Aux Armes !... Aux Armes !...

O bizarrerie du rêve. A mon entrée, le salon était vide, et maintenant Hélène brode devant le guéridon, tandis que sa mère, assise auprès d'elle, dans son costume sombre de veuve inconsolable, dévide des écheveaux de laine. Il y a du rouge, du jaune, du bleu, du vert. C'est une symphonie de couleurs vives.

Comme d'habitude, je les retrouve, les chères femmes, dans la quiétude de leur petit train-train habituel.

— Vous savez, leur ai-je dit, la guerre est déclarée. Ecoutez le tocsin qui crie : Aux Armes !... Aux Armes !...

Elles se sont levées, effrayées.

— La guerre !... oh ! mon Dieu ! c'est affreux.

Puis, Hélène, la voix tremblante, a ajouté :

— Et vous partez, vous aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, dans quelques heures je serai loin... loin de vous.

Et elle a levé vers moi ses yeux que, jusqu'alors, elle avait tenu baissés, et dans ses yeux, ses chers yeux que je voudrais baiser, j'ai vu pointer une larme.

Comme ce regard humide m'a pénétré !

Je le devine, je le sens maintenant. Elle m'aime celle que j'adore, et au bonheur de laquelle je consacrerai mon être tout entier.

Si, au moins, avant mon départ, je pouvais lui murmurer à l'oreille, d'une voix palpitante, les mots d'amour qui bourdonnent dans mon cœur depuis de longs mois ; si je pouvais m'agenouiller un instant à ses pieds, enlacer, d'un bras qui tremble, sa taille si souple, et de mes lèvres avides caresser les boucles noires de ses cheveux dont le parfum très tendre, plus d'une fois en la frôlant, me troubla si fort. Si je pouvais lui avouer, en cet instant solennel, toute la tendresse dont déborde mon âme...

Si j'osais !... Mais non, l'heure presse.

Aux Armes !... Aux Armes !...

..... O bonheur ! Nous sommes seuls maintenant, Hélène et moi. Comment sa mère est-elle sortie ? comment s'est-elle éclipisée ?

Hélène est dans mes bras. Je l'étreins. Je la serre sur ma poitrine. J'entends les battements précipités de son cœur. Je dépose enfin un baiser — le premier ! — sur son front brûlant, légèrement rosé par l'émotion violente qu'elle éprouve, elle aussi. Avec délices j'aspire l'odeur de sa chevelure dont les boucles folles me caressent le visage. Maintenant, agité encore par l'amoureuse vision, j'éprouve, près de l'oreille, la sensation délicate d'un frôlement de soie... A son tour, donnant un libre cours à ses sentiments qu'elle ne peut plus contenir, elle me rend mon baiser. Oh ! le frisson déliant qui me remue à l'idéal constant de ses lèvres... Et je garde sur la joue la tiédeur humide de ce si chaste baiser, et au bout des doigts la moiteur de sa main, de sa petite main fine qu'un instant j'ai tenue captive dans la mienne. C'est une obsession délicieuse qui me poursuit, m'affole pendant que je m'efforce de retrouver les impressions de ce rêve étrange. Et, comme après une nuit d'amour, mon âme s'emplit de mélancolie à l'idée du bonheur envolé, de la volupté éteinte !

Aux Armes !... Aux Armes !...

Hélène m'a-t-elle avoué tout bas qu'elle m'aimait ? A-t-elle répondu à la question que j'ai dû lui poser ? Qu'importe !... N'ai-je pas appris tout ce que je désirais savoir ? Si ses

lèvres sont restées muettes, si l'aveu ne s'est pas échappé de son cœur, son baiser n'a-t-il pas répondu clairement; son regard n'a-t-il pas exprimé bien des choses; la pression prolongée de sa main n'a-t-elle pas parlé un langage plus éloquent que toutes les phrases balbutiées d'ordinaire à cet instant fatal, inéluctable, qui consacre à jamais l'union absolue de deux cœurs?

Aux Armes !... Aux Armes !...

Allons, soldats, tu cœur maintenant partir pour les batailles. Un cœur de femme bat pour toi. Sois vaillant, l'amour t'accompagne. Et si bientôt tu dois tomber sous les plis tricolores du drapeau, avant que tes yeux se ferment pour toujours à la lumière, celle qui t'aime viendra, caressante et douce, se pencher sur toi et te donner — divin viatique! le suprême baiser !...

Aux Armes !... Aux Armes !...

... Et je suis à l'armée... C'est la nuit. La lune sort lentement des nuages. Sous sa clarté pâle se découpe la silhouette tragique des canons qui, à l'aube, vomiront la mort sur les barbares; les lignes des faisceaux, aux reflets d'argent, se perdent au loin, s'enfoncent à l'horizon; et ici, là, partout, autour des feux qui s'éteignent, sur la terre fraîche que demain nous arroserons de notre sang, nous sommes étendus, enroulés dans la capote, le sac sous la tête.

Et la victoire, ailée et radieuse, traverse l'immensité, apportant aux fils de la vieille Gaule le laurier — symbole du triomphe éclatant qu'il remporteront bientôt.

Et mon œil ébloui suit la déesse en son vol azuré. C'est avec amour que je la contemple, la divine apparition, car ces traits si purs, ce sourire si angélique, ce regard si vif et si tendre, je les reconnais, ce sont les traits, le sourire, le regard de celle que j'aime, de mon Hélène adorée...

Et je me suis alors éveillé avec le regret de mon beau rêve envolé; mais du moins — vous l'avouerez-je? — en cette vision que je n'ai certes pu rendre comme je l'aurais voulu, j'ai lu le présage certain de nos gloires futures, des revanches prochaines.

Et j'ai le cœur en fête, et une voix me crie : — Comme le soldat, sois vaillant, ne te laisse point abattre par les tristesses de l'heure présente, poursuis sans faiblesse et sans peur le bon combat pour la vérité et l'idéal, lutte encore et toujours, bientôt l'amour et la victoire seront ta récompense — car les songes, ami, jamais n'ont menti.

Eugène DREVETON.

CHANT DES MANSARDES

SONNET

J'ai mon petit logis au cinquième étage,
J'ai ma petite femme, un ange, un vrai trésor,
J'ai trois bébés, l'orgueil de mon petit ménage,
Avec ces quatre amours, que me faut-il encore ?

J'ai le petit pinson qui chante dans la cage
Quand le soleil, chez nous, glisse un fin rayon d'or;
J'ai des petites fleurs et quelques brins d'herbage
Formant à la croisée un verdoyant décor.

Femme, enfants, fleurs, oiseaux, chers biens dont je
Pour fuir l'ambition qui rend le front morose,
Vous voir joyeux, rians, voilà mon seul honneur!

Mon tout petit logis est comme un nid de mousse
Où ma vie ignorée est bien calme et bien douce;
Mon tout petit chez moi contient mon grand bonheur.

Juin 1891.

J.-M. LENTILLON.

CONCERTS-BELLECOUR

Pour la première fois depuis l'ouverture de la saison, l'orchestre de Bellecour a pu donner, sans interruption, pour cause de mauvais temps, toutes ses auditions de la semaine. Les mélodies, les fantaisies, que n'interrompaient plus les cornes stridentes des tramways ont été rigoureusement applaudies par un public heureux de trouver un peu de fraîcheur sous les marronniers de Bellecour; n'oublions pas les justes ovations décernées à Uys Bedetti, le soliste de vendredi et le succès obtenu mardi par l'excellente Fanfare lyonnaise.

J. C...

CHRONIQUE GUERRIÈRE

LE BOUCHER DE BALAKLAVA

Le nom de Balaklava évoque, chez les contemporains de la guerre de Crimée, le souvenir d'un combat épique où, par un malentendu encore inexpliqué, deux régiments de cavalerie anglaise se ruèrent sur toute une armée, à travers les feux entre-croisés de plusieurs batteries de position, au cri de leur général, unique rejeton d'une illustre famille: En avant le dernier des Cardigan!

Sept cents hommes sur mille restèrent sur le carreau.

Le nombre des chevaux tués ou élopés fut encore plus grand. Sans le secours d'un détachement du 4^e chasseurs d'Afrique, qui sabra l'une des batteries, en perdant le capitaine adjudant-major Danglars et la moitié de son effectif, l'anéantissement de la brigade anglaise eût été complet.

Malgré trente-six ans écoulés et le refroidissement des relations entre la France et l'Angleterre, peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt un épisode inédit de la charge de Balaklava, dont j'ai recueilli les données à Londres, le 25 octobre dernier, jour anniversaire de cette héroïque folie.

Je cède la parole au narrateur.

**

L'été dernier, je me trouvais au Canada, à Woodstock, petite ville située dans la province d'Ontario. Altéré par une chaleur caniculaire, je m'étais fait servir une boisson dans un *bar-room*, quand je vis entrer plusieurs hommes ayant dépassé le terme ordinaire de la vie. Leur port droit, la fierté de leur regard, la correction de leur tenue trahissaient d'anciens soldats.

— Quels sont ces hommes? demandai-je à l'aubergiste.

— Ce sont des pensionnaires de l'Etat, répondit-il, qui viennent ici deux fois par an, toucher leur solde de retraite.

En ce moment un nouveau personnage franchit le seuil de la porte. Du premier coup d'œil je reconnus un vieux cavalier. C'était un colosse à tête de lion surmontée d'un casque indien. Une vareuse boutonnée et un pantalon collant emprisonnaient son corps et ses longues jambes cerclées par l'habitude du cheval. Des moustaches blanches couvraient ses lèvres et sa joue droite portait la profonde entaille d'un coup de sabre qui avait tranché l'oreille du même côté.

— Voilà un rude homme, dis-je, à l'aubergiste.

— Le roi de tous, répondit-il. Son nom est John Alton Higgins. Ancien hussard, il a fait la campagne de Crimée.

Nous l'appelons le boucher de Balaklava. Si vous voulez savoir pourquoi, le mieux est de faire sa connaissance avec l'offre d'un rafraîchissement.

Pendant cet entretien, le vieux hussard avait pris place à une table et s'était mis len-

tement à bourrer sa pipe; en m'approchant de lui, je remarquai qu'il n'avait pas perdu l'habitude de la discipline, car il se leva pour me saluer militairement.

— Bonjour, lui dis-je. J'apprends que vous étiez en Crimée. Moi aussi, en qualité d'officier. Dans quel régiment avez-vous servi?

— Au 10^e hussards, monsieur.

— Alors, vous étiez à la fameuse charge?

— En effet; mais je pourrais aussi bien dire que je n'y étais pas, car j'aurais pu ne pas y être.

— Comment cela! Voulez-vous me raconter votre histoire en prenant un verre de whisky.

— Il ne se fit pas prier et commença ainsi:

*

Quand nous vinmes camper à Balaklava, on me nomma boucher du régiment. Cette fonction me dispensait de tout service. Je n'avais presque rien à faire, le bétail manquant au début.

Un matin, le commissariat m'envoya un bœuf qui fut reçu comme un don du ciel, bien qu'il n'eût que la peau et les os. Je venais de l'abattre et je commençais à le découper en rations avec mon aide, quand les bugles sonnèrent l'alarme. La brume empêchant de voir au loin, j'envoyais l'aide aux informations. Il revint en courant, m'annoncer que les Russes s'avançaient dans la vallée et menaçaient Balaklava.

Habitué à de pareilles alertes, je continuai mon ouvrage, bien que la grosse artillerie des redoutes turques, situées à notre droite, se mit à gronder.

Une grosse matrone écossaise, femme d'un sergent de *Highlanders*, qui tenait une petite cantine non loin de ce que j'appelais mon abattoir, ne s'émut pas davantage; même elle chantait en rinçant ses verres. Des fuyards passèrent près d'elle de toute la vitesse de leurs jambes. Elle essaya de les arrêter, mais n'y parvenant pas, elle les frappa de son torchon, jusqu'à ce qu'une glissade l'étendit par terre. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant la peine qu'elle eut à se remettre debout, à cause de son obésité.

Quand la fusillade se mêla au vacarme du canon, je compris que l'affaire devenait grave et je courus vers ma tente pour prendre mon sabre. L'infirmerie des chevaux était à côté. Sans choisir, je mis un bridon d'abreuvoir à la tête du premier venu, et, l'enfourchant à poil, je partis au galop. La bête avait de la race. En quelques bonds, elle me fit trouver le régiment qui était formé en bataille sur un seul rang pour offrir moins de prise au canon.

A chaque volée, les boulets signalaient leur passage par des éclaboussures de gazon et des ronflements de toupie. Quand ils trouaient la muraille d'hommes et de chevaux, ils rendaient un son mat de battoir sur du coton.

— Serrez les rangs! criaient les sous-officiers! En me voyant dépasser la ligne, emporté par mon cheval, tout le monde crut, comme je l'appris plus tard, que j'étais ivre et fou.

Il faut vous dire que, dans ma hâte à rejoindre le drapeau, j'avais oublié mon costume. Tête nue, la figure et les bras couverts de sang, en chemise de flanelle et sale pantalon, également ensanglantés, j'étais tel qu'au sortir de l'abattoir. Pourtant je n'eusse voulu pour rien au monde manquer à pareille fête, et quand on sonna la charge, il me sembla que je grandissais de cent coudées.

Ce fut une course effrénée dans la direction des batteries. Nous y touchions, quand ma monture culbute, la tête fracassée. Je fus violemment projeté sur le sol et perdit connaissance.

Lorsque je revins à moi, j'étais environné de cadavres. Des blessés gémissaient à fendre l'âme. Tout près, un officier se débattait sous son cheval mort. D'autres chevaux, sans maîtres, erraient au hasard. Un magnifique pur sang, amputé d'une jambe au-dessous de

l'épaule, se traînait à clochepied, en hennissant de douleur

La fumée du canon et de la fusillade obscurcissait la plaine. Sur les hauteurs des monts Tedioukine, on voyait distinctement des cavaliers français, reconnaissables à leurs pantalons rouges, lancés à fond de train, vers la gorge de Balaklava. L'étroitesse de cette gorge, obstruée par des trous de loups, les empêcha de venir tous à notre secours. Ceux qui passèrent se firent écharper. Honneur à ces braves ! Mon premier soin fut de dégager l'officier. Il avait une balle dans le corps.

Survinrent deux cosaques. Je ramassai un mousqueton qui, heureusement, était chargé et abattis le premier. L'autre fit volte-face.

Quelques camarades passèrent au galop par groupes de deux ou trois, à la débandade. Je les hélai en vain.

Quand je voulus charger l'officier sur mon dos, il me supplia de le laisser et de songer à mon propre salut ; néanmoins je l'emportai aussi vite que possible. Un des nôtres, m'ayant reconnu, vint à moi et mit pied à terre. Nous hissâmes le blessé sur son cheval, mais presque aussitôt la bête s'affaissa, le jarret tranché par un éclat d'obus.

Pourtant nous parvînmes à ramener l'officier sur nos bras.

— A-t-il survécu ? demandai-je.

— Non, monsieur, il mourut le lendemain.

— Qu'il repose en paix ! dis-je en me découvrant.

— Amen ! répondirent les assistants.

Un silence ému suivit ces paroles.

— C'est ainsi, repris-je après quelques instants, que vous avez gagné le surnom de boucher de Balaklava ?

— Oui, monsieur, avec une promotion et la croix de Victoria.

— Et ce coup de sabre qui vous a coupé la figure, où l'avez-vous reçu ?

— Aux Indes, où j'ai demandé à servir, en rentrant de Crimée, lors de la révolte des Cipayes. Dans une charge contre eux, je fus enveloppé. Seul contre dix, je ne savais à qui tenir tête. Le coup me vint de la droite, tandis que je faisais face à gauche. Je tombai de cheval et, si je n'eusse été secouru, j'étais perdu.

Transporté à l'ambulance, un chirurgien me pansa aussitôt. Un mois après, je pouvais remonter en selle. Le sabre laisse de vilaines traces, mais il tue rarement.

— Y a-t-il indiscretion à vous demander comment vous êtes venu ici ?

— Après avoir achevé mon temps de service, j'émigrerai comme beaucoup de mes camarades. J'ai une petite ferme aux environs. Si vous voulez la visiter, je serais heureux de vous recevoir. Je ne suis pas riche, mais avec ma pension et le produit de mon travail, je vis honorablement. Ceux qui sont restés là-bas n'en peuvent pas dire autant. On m'assure que beaucoup d'entre eux sont dans des asiles de pauvres. Est-ce vrai ?

— Je le crains, répondis-je, honteux d'avoir à faire une telle réponse, mais on s'occupe de leur sort ; il y va de l'honneur de l'Angleterre. L'entretien finit là.

Le lendemain, je me rendis chez le vieux hussard. Son habitation consistait en deux pièces simplement meublées.

Ce qui m'intéressa le plus fut de voir à la tête de son lit un sabre de cavalerie au-dessus de la croix de Victoria et, sous un globe de verre, une vieille chemise de flanelle rouge, conservée comme une relique par le boucher de Balaklava.

Charles MISMER.

MONTPELLIER

Plusieurs troupes de passage se sont succédées sur notre première scène, depuis la clôture de la saison théâtrale, et y ont obtenu plus ou moins de succès devant des salles à peu près vides.

Lassouche joue samedi *Un Troupier qui suit les Bonnes*, et le fils Brasseur donnera dans le courant de la semaine *Nos Jolies Fraudeuses*.

Le théâtre est un peu délaissé actuellement, beaucoup de monde s'est déjà acheminé vers les plages et villes d'eaux.

Les stations thermales et balnéaires environnant Montpellier commencent à recevoir bon nombre de visiteurs, et si le beau temps persiste, avant la fin du présent mois les habitués de ces plages et établissements hospitaliers en prendront complètement possession.

Lamalou. — Les représentations du Casino ont commencé depuis le 15 mai, et les spectacles sont très suivis. Parmi la troupe recrutée par M. Mêle, directeur, on revoit avec plaisir d'anciennes connaissances qui ont su retrouver les sympathies des habitués.

On annonce l'ouverture du gentil établissement de La Vernière, près Lamalou-le-Haut, pour le 4 juillet. Le maestro Collo-Bonnet met la dernière main à la composition de son orchestre qui, à la saison 1890, charmait les nombreux promeneurs qui se rendaient à l'établissement Poujol. En attendant les doux accents de l'orchestre de La Vernière, quittons Lamalou et montons dans les coquets wagons de la C^{ie} du chemin de fer de l'Hérault pour nous rendre à

Palavas

Cette charmante station, dont les chalets, complètement restaurés, offrent un coup d'œil pittoresque, a déjà reçu bon nombre de familles qui ont pris possession des agréables habitations échelonnées sur la plage.

Le casino de M. Marius Granier aura ouvert ses portes à l'heure où paraîtront ces lignes. Comme les années précédentes, un orchestre, sous l'habile direction de M. Armand Granier, 1^{er} chef d'orchestre du Grand-Théâtre, fera entendre tous les jours au kiosque installé sur le canal un répertoire des plus variés.

M. Granier propose de nous régaler de quelques bonnes représentations avec des artistes de premier ordre, véritables soirées de gala qui obtiennent tous les ans un éclatant succès.

Les bals d'enfants qui ont fait florès aux dernières saisons seront en vogue cette année-ci, car c'est plaisir de voir tous ces jeunes couples se trémousser aux accents d'un orchestre d'élite.

Souhaitons à M. Granier une belle saison et de fructueuses recettes pour le dédommager des nombreux sacrifices qu'il s'impose pour attirer les étrangers dans son coquet établissement et sur notre plage Palavasienne baignée par les flots de la belle Méditerranée.

GUILLO.

LES IDÉES NOIRES

Ce sont de vilains papillons
Bien souvent noirs, mais toujours sombres,
Qui voltigent comme des ombres
Autour de nous quand nous veillons.

Ils sont jaloux des rêves roses
Qui viennent nous bercer le soir,
Leurs cieux sont toujours sans espoir,
Comme leur parterre sans roses.

Ils nous apparaissent au jour
Où naît le doute, où l'âme est vide,
Où la vie est la plaine aride,
Où ne croit plus la fleur d'amour.

Ils sont enfants de la tristesse
Nés dans un jour de pâle ennui,
Où du ciel sans doute avait fui
Le chaud soleil qui nous caresse.

Mais ils ne sont que papillons,
Et comme papillons ils passent,
Et leurs noirs ailes s'effacent
A nos regards quand nous veillons.

Car, ainsi qu'en un ciel d'orage,
S'ouvre soudain un coin d'azur,
Vers notre ciel brillant et pur,
Revient l'espoir, ce doux mirage !

Et nous aimons après les pleurs,
Et nous croyons après le doute
Et nous voyons sur notre route
S'avancer de nouveaux bonheurs.

L'ESCRIME A LYON

Dimanche 7 juin, les abonnés de la salle Voland se sont rendus à Charbonnières au bois de la Lune, dans la clairière n° 1, pour se disputer plusieurs poules à l'épée.

Le jeu de salle et le jeu de terrain sont très différents, quoique semblables. Après deux heures de combat, les champions étaient harassés, mais enchantés de ce tournoi.

M. le docteur Girard, ancien élève de la salle Voland et maire de Charbonnières, qui assistait à ce duel pacifique, a remis le prix (une paire d'épées) au vainqueur.

Un vieux tireur,

P. S.

UN TAUDIS

Ce soir d'hiver-là, après avoir diné à 25 sous dans le restaurant à prix fixe de la rue de Valois, Jean Rochois, triste et morne, ennuyé surtout, descendait la rue Saint-Honoré, se dirigeant vers les Halles, sans trop savoir où il allait. Désœuvré et découragé qu'il était, il longeait sur l'étroit trottoir les laides maisons grises et hautes, aux petites boutiques étriquées, le tout mal éclairé par des becs de gaz trop distants les uns des autres, et les petits magasins économiquement éclairés, ne lançant, dans la rue boueuse, que des lueurs blafardes.

Les voitures menaçantes pour les passants qui se hasardaient à traverser la rue, les omnibus encombrants et ronflants, qui forçaient à se garer le long des maisons sur le trottoir, semblaient à chaque cahot prêts à vous aplatisir là sur les murs qui suintaient l'humidité, tout cela n'était pas fait pour passer le blaureau de la belle humeur sur l'âme de Jean, toute meurtrie par les difficultés de l'existence.

Il songeait aux belles campagnes de son lieu de naissance, à la pleine lune qui éclaire les massifs d'arbres estompés à l'horizon, et il plaignait sincèrement lui et tous ces piétons affairés, glissant le long de ces rues puantes, grouillant, comme sur un tas d'ordure, les vers et les mouches. Beaucoup, pensait-il, se rendent à ce qu'ils appellent leurs plaisirs. Après leur maigre repas, ils vont s'enfermer dans une salle à l'air irrespirable, devant un verre d'une innommable boisson pour écouter les inepties d'une chanson de café-concert ; ils riront aux allusions malpropres, leur regard s'allumera aux gestes canailles de la chanteuse court-vêtue.

O civilisation nauséabonde ! O sens blasés de ces gens trop serrés les uns contre les autres dans ces rues idiotes ! Sauvagerie de mes champs, où es-tu ?

Et moi aussi, poursuivait Jean, je suis venu me presser dans cette foule qui me répugne ; je veux, jouant du coude, me faire ma place, non au soleil — ne profanons pas — mais au phare de la tour Eiffel. Las de travail et à bout de courage, me voici flânant dans les rues, me croquant les jambes, me mouillant les pieds, m'énervant, au lieu de fatiguer simplement mes membres pour me préparer à un bon sommeil.

O Paris ! vrai, c'est de loin qu'il faut te voir, par les yeux de l'imagination ! Malheur à qui touche tes pavés du talon de ses bottes !

Jean venait de passer la rue de l'Arbre-Sec, quand une voix chuchottant à son oreille un « Monsieur » à peine perceptible, le fit se retourner.

Une femme, une jeune fille plutôt, car, malgré l'altération de ses traits, on la devinait jeune, était là devant lui.

Elle était très jolie avec ses cheveux noués en désordre sur sa tête, dans son costume délabré qu'un invraisemblable fichu cachait en partie. Son air n'avait rien de l'allure provocante et cynique des femmes qui, habituellement, accostent dans la rue, et, sur sa physiologie, ne se lisait qu'un découragement pro-

fond, avec les stigmates des privations et de la misère.

Voulez-vous venir, dit-elle en baissant la tête.

Sans se rendre compte pourquoi, Jean la suivit.

Il n'avait que vingt-cinq ans, son sang bouillonnait en lui. Il s'astreignait à un rude labeur pour passer ses examens, et ne pouvait, malgré la fatigue intellectuelle, annuler complètement la bête qui sommeillait. Bah, se disait-il sans doute, en suivant la femme, faisons comme les autres pour une fois!

On arriva rue Vauvilliers, on entra dans une allée sombre, on monta un escalier de pierres mal jointes, un escalier humide, à peine éclairé d'une petite lampe graisseuse placée dans une niche ménagée dans le mur, et, tout en haut, la femme poussa la porte d'un taudis, où un grabat gisait dans un coin.

La jeune fille alluma une chandelle fourrée dans une bouteille; sans dire un mot, faisant signe à Jean de s'asseoir sur le lit, la malheureuse, jetant son fichu loin d'elle, commença à se dévêtir.

Le jeune homme non plus n'avait pas prononcé une parole, il regardait cette fille se disposant à se donner à lui et découvrant son corps comme une malade découvre à l'hôpital la partie d'elle-même qu'elle va livrer à l'opération.

Soudain un vagissement parti d'un des coins de la pièce où des tas de chiffons étaient accumulés; Jean vit la figure de la pauvre jeune fille se transformer; un éclair brilla dans ses yeux, et se précipitant sur ce petit être qu'elle avait mis dormir là et que le jeune homme n'avait pas remarqué dans la mansarde mal éclairée, elle le prit dans ses bras et l'approcha de son sein, puis désespérément: — Je n'ai plus rien là dedans, mon enfant meurt de faim.

— Je vais lui chercher du lait, dit Jean en se levant vivement.

— C'est cela, répondit-elle avec simplicité; voyez-vous, vous nous sauvez tous les deux; j'ai si peu mangé depuis longtemps que mon sein est vide. Sans le petit, je serais au fond de la Seine, fit-elle en embrassant le baby; je n'aurais plus besoin de rien!

Pauvre créature pensait Jean en dégringolant l'escalier pour gagner la plus proche crèmerie; on ne sauvera pas ton enfant, sans doute, mais, si tu pouvais sortir de l'égout! Qui sait! Allons je ne m'ennuierai plus après mon diner; je viendrai voir ce que l'on devient rue Vauvilliers; il y a tout ce qu'il faut pour placer l'argent de poche de mes plaisirs; je suis maintenant père nourricier.

POTONIE-PIERRE.

LA VACHE A PELOT

CONTE BRETON

(Suite.)

Du coup, Pelot ne devait point échapper au juste châtement de ses méfaits; le bourgeois dit à ses gens.

— Vous allez quérir le grand mannequin qui est au grenier, vous y mettez ce scélérat, vous le chargerez sur mon cheval, et vous le jetterez au beau milieu de l'étang. Surtout ayant bien soin, quand il sera dans le panier, de fermer le cadenas et d'en retirer la clef que vous suspendrez sous le cou du cheval, car le gremlin serait bien capable de vous échapper.

— N'ayez peur nout'maitre: cette nuit, le mauvais gars couchera dans le royaume des poissons.

Et tandis que le pauvre homme restait auprès de sa femme à se lamenter grandement, les autres accomplirent ses ordres en conscience.

Ils enfermèrent le scélérat dans le grand panier, qu'ils fermèrent avec un cadenas, et suspendirent la clef sous le cou du cheval, puis ils se mirent en route pour l'étang.

Pelot faisait de tristes réflexions dans son mannequin; cette fois il n'y avait plus guère moyen pour lui d'échapper à son sort; mais il ne perdait pas encore courage, car jusqu'au moment où il tourne de l'œil, un homme ne doit jamais désespérer.

Ils allaient donc, Pelot dans sa cage, les autres marchant à ses côtés et se moquant de lui.

— Eh! finaud, tu coucheras ce soir dans le royaume des poissons?

Et lui grognait entre ses dents:

— Non, je n'y coucherai pas! Non, je n'y n'y coucherai pas!

On arriva à une auberge, et comme il faisait chaud, on s'arrêta un brin pour se désaltérer... Naturellement on n'offrit rien au prisonnier, puisqu'il devait boire, dans un instant, plus qu'il ne voudrait.

Sur ces entrefaites, vint à passer un moine qui lisait son bréviaire.

Alors mon Pelot se gratta la tête et se mit à crier du fond de son panier:

— Je ne veux pas me marier avec elle! Je ne veux pas me marier avec elle!...

Les gens d'église sont curieux. — Le moine, entendant parler dans ce mannequin, s'en approcha et prêta l'oreille.

L'autre criait toujours comme un possédé: — Je ne veux pas me marier avec elle! Je ne veux pas me marier avec elle!

— Avec qui donc ne voulez-vous pas vous marier, mon fils!

— Avec la princesse des Eaux, mon père.

— Qui est cette princesse des Eaux?

— Une princesse très riche, très riche, qu'on me mène de force épouser.

— Eh! bien, mon fils, je consens à prendre votre place, si vous le voulez.

— Ma foi, mon père, vous me rendrez un grand service... Vous trouverez pendue au cou du cheval la clef du cadenas qui ouvre le panier.... Dépêchez-vous, surtout, car ces maudits ivrognes ne tarderont pas à sortir du cabaret.

Le moine se hissa dans le mannequin, Jean lui rabattit le couvercle sur la tête, ferma le cadenas à clef... et que je dévale!...

A la nuit, les hommes revinrent trouver leur bourgeois, et lui dirent:

— Vous savez, nout'maitre, cette fois Pelot ne vous jouera plus de méchants tours, car il est bel et bien *neyé*. Ah! ah! nous a-t-il fait rire, le gremlin! quand nous l'avons jeté à l'eau: — Allons, tant mieux, mes gars, je m'en vais faire un petit tour du côté de chez lui.

Comme il arrivait à la porte de son fermier, il le vit accroupi devant un tas d'or.

Il se frotta les yeux, vous pensez. — Mais c'était bien Pelot, en chair et en os — pas moyen de s'y tromper — qui alignait des belles piles de louis.

— Ah! ça, vermine, lui dit-il, d'où viens-tu?

— Je viens du royaume des poissons, nout'maitre: à preuve ces trésors que j'en ai rapportés... Mais il en reste encore d'autres au fond du grand étang!

— C'est-il vrai, au moins, cette fois, ce que tu me contes-là?

— Si c'est vrai? mon doux Jésus! Oh! oui, pour sûr, c'est vrai, faut pas mentir!

— Comment t'y prends-tu pour te rendre dans le royaume des poissons?

— Dam, vous n'avez qu'à demander à vos valets. Mais, si vous les mettez dans le secret, ils iront chercher tout l'or, et il ne nous restera plus rien.

— Non de non! j'ai bien envie de faire, aussi moi, un petit tour au fond des eaux.

— Ma foi, nout'maitre, c'est bien aisé... Tenez, nous avons tout juste un mannequin semblable au vôtre: voulez-vous venir avec moi, sans tarder!

— Allons!

Vous devinez, n'est-ce pas, ce qu'il advint de mon Jean le sot?

A LA
**GRANDE
MAISON**
SUCCURSALE
DE
LYON
4, Place des Jacobins
(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDA)

HABILLEMENTS

CHAPELLERIE, LINGERIE

BONNETERIE

pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

VÊTEMENTS SUR MESURE

MÉDAILLE D'OR

Paris 1889

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

JOURNAL DE LA SURDITÉ

Donne les DERNIERS RENSEIGNEMENTS sur tous les traitements existant en France et à l'étranger pour la guérison des maux d'oreilles. Il suffit pour le recevoir franco d'écrire à l'Administration: 12 BOULEVARD ROCHECHOUART, PARIS.

C. VILLE

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République

Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de **RIDEAUX** en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de **flanelles, housses, couvertures**, etc.

Nettoyage, ravivage et teinture d'**AMEUBLEMENT**, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

Pulvérisateur L'ÉCLAIR

Contre Mildiou et Maladie des Pommes de terre

VERMOREL

Constructeur breveté s. g. d. g.

VILLEFRANCHE (Rhône)

333 Premiers Prix

Or, Vermeil, etc.

Croix du Mérite agricole

Éclair n° 1, 40 fr. — Éclair, n° 2, 30 fr.

« LA TORPILLE »

Soufreuse à grand travail, 28 fr.

DONREBO, soufflet..... 40 fr.

PULVÉRISATEUR A TRACTION

Pulvérisateurs spéciaux pour les Arbres. Matériel viticole complet. (Demander Catalogue)



Quand il eut bu son dernier coup, l'autre acheta son bien et vécut heureux d'être riche, et d'avoir vengé sa vache.

Maxime AUDOIN.

ZIG-BALLE

Pas plus haut que ça ; affligé d'une déplorable claudication ; des cheveux flasses ; une grande bouche mal meublée, et, à fleur de tête, des yeux en boule de loto, doux, un peu bêtés. — Pas flatté, le portrait de mon héros ! Mais si l'on savait quel brave cœur bat sous cette enveloppe disgracieuse !

Sa mère — modeste débitante de tabac, veuve d'un lieutenant mort à l'ennemi — a obtenu pour lui une bourse au collège de l'arrondissement. Dans l'uniforme du père, elle lui a fait couper, par le tailleur du bourg, une chaude et ample lévite où des passe-poils rouge tirent l'œil un peu partout. Là-dessous, il a l'air d'un petit chien culotté, mais sa mère l'a trouvé très beau, aussi l'a-t-elle promené chez les voisines, à seule fin de le faire admirer. Puis elle a vidé son bas de laine pour acheter le trousseau, payer le voyage, garnir le gousset du collégien — des folies... trente sous ! — et bourrer sa malle de pots de confitures et de tablettes de chocolat. Enfin, avec la vieille chienne Miss, qui a oublié sa goutte et conclu une trêve avec ses puces pour faire la conduite au jeune maître, elle a mené son enfant à la voiture publique... La voiture est partie dans un tourbillon de poussière, suivie d'un hurlement fêlé de Miss, et la mère, le cœur gros, des larmes plein les yeux, s'en est retournée à son comptoir. C'est égal, tout en collant ses cornets, elle songe qu'il deviendra un homme et que, dans quelques années — ah ! ils en ont fait des projets ! — enfin, ils seront réunis, quoi ! pour ne plus se quitter ! Mais... cette séparation — en attendant — c'est dur !

Le soir, après douze heures de voyage, la voiture les déposa, sa malle et lui, au seuil du collège, et le père Zig-Balle, le portier, le conduisit à travers une enfilade de couloirs sombres et humides, à l'étude...

En voyant cet être grotesque s'avancer clopin-clopant jusqu'au milieu de la salle, puis là, rester planté sous le feu des lampes, aveuglé, ahuri, les trente méchants drôles, ses nouveaux condisciples, partirent d'un immense éclat de rire, figurez-vous une chouette égarée en plein midi dans une bande de pierrots ! Il n'y tint pas — le pauvre — il se mit à pleurer toutes ses larmes emmagasinées depuis douze heures, et cela lui fit faire une grimace fort laide et très réjouissant. Ah ! bien oui ! Biclard, aveuglé par son idée fixe, ne vit point ces trésors, ou les dédaigna ; il se bourra de chocolat et de confitures, et ne chercha dans l'intimité de Zig-Balle que l'occasion de se venger de cet être qui ne lui avait rien fait.

Confiant comme le sont les bons, Zig-Balle lui faisait lire les lettres de sa mère. Biclard parvint à en subtiliser une et, un jour, juché sur une chaise, en pleine cour, il en lut à haute voix — en les commentant à sa façon — les passages les plus réjouissants : « ... Cher trésor aimé... » — Admirez, messieurs, le trésor ! qu'il est beau ! qu'il est bien fait !... — « ... Je t'envoie un mandat-poste de deux francs pour tes menus-plaisirs... » — Généreuse, la maman !... de quoi faire une noce, tout ce qu'il y a de rupin !... Tu m'inviteras, p'tit ? — « ... Je ne me prive pas pour toi, mon chéri... » — J'espère bien ! — « ... car, figure-toi qu'il est venu s'installer dans le pays un monsieur très riche qui consume des quantités de cigares de luxe, et cela augmente mon petit budget... » — Oh ! oh ! mince ! nous allons devenir millionnaires ! Dites donc, les gars, si on donnait notre pratique à la mère Zig-Balle ? — Hein ? ça lui permettrait d'envoyer des mandats de quarante sous à son trésor ?...

Qu'on se figure le chagrin de l'ami trahi, et surtout la honte du fils qui voit sa mère livrée

aux risées d'un tas de galopins. Il voulut arracher la lettre à son bourreau. On le contint, et Biclard poursuivit avec des glapissements de jubilation : Ça se corse, messieurs, nous arrivons à Miss, la tête de meute de meussieu : « La goutte de Miss a remonté encore... » — Pauv' bête ! voilà ce que c'est que d'être chienne chez des millionnaires ! On abuse des bons morceaux au lieu de pratiquer la sage et politique maxime de notre vénéré principal : *La tempérance est la mère de la santé* ! « ... elle ne peut plus gratter ses puces... » A ce passage, toute la cour se tordit et l'on porta le sieur Biclard en triomphe tandis que Zig-Balle s'évanouissait.

* *

Un mois plus tard, en promenade, il errait seul sur le bord de la rivière, « comme un héron mélancolique en quête de son dîner », — expression de Biclard. — Il entendit des cris épouvantables :

— Au secours ! au secours ! hurlait-on.

C'était Biclard en train de mettre à exécution sante, point de départ d'une nouvelle bordée d'éclats de rire et de quolibets : — « Il lâche ses écluses. . . sauv' qui peut ! — C'est z'un fleuve ! — Est-y laid ! — Il boite comme le père Zig-Balle ! — Ohé, Zig Balle numéro deux ! »

Zig-Balle. — Le nom lui resta.

Cruels enfants ! Il leur faut toujours un jouet à briser !... Ce jouet, les camarades de Zig-Balle comprirent à première vue, avec leur diabolique instinct, qu'il venait de leur tomber du ciel — mieux qu'un jouet — un souffre-douleur qui ne se plaindrait pas et qu'on pourrait martyriser à plaisir.

Ils n'y manquèrent pas. En peu de jours Zig-Balle épuisa le répertoire des tortures scolaires : en cour, la presse l'envoya à moitié étouffé à l'infirmerie, et la bascule lui cassa aux trois quarts les reins ; dans les rangs, on lui constella le dos d'inscriptions injurieuses et d'illustrations grotesques ; au réfectoire, on lui chipa ses plats ; en classe, on substitua à ses devoirs, soigneusement faits, des diatribes malpropres à l'adresse du professeur qui le prit en grippe ; à l'étude on le chargea de tous les attentats perpétrés contre le pion qui l'abonna à la retenue ; au dortoir, on glissa dans son lit du gros sel et des orties, Zig-Balle lassa l'ingéniosité de ses persécuteurs par sa patience de mouton ; on le laissa tranquille en le traitant de crétin.

Au bout du quatrième mois, on eut la joie de voir Zig-Balle s'assombrir : sa mère avait reçu le premier bulletin du principal, des notes déplorables à l'étude et en classe ! Dans ses lettres elle grondait tendrement son fils : il ne fallait pas que les sacrifices qu'elle s'imposait pour son instruction demeurassent stériles. — Et le pauvre bûchait comme un nègre !

Tu es si heureux, là-bas ! ajoutait elle. — Car il lui écrivait qu'au collège il était très heureux !...

* *

Biclard, un affreux garnement, long comme un jour sans pain, sec comme un échalas, et qui louchait, Biclard s'était juré d'user la longanimité du nouveau, il en fit son affaire personnelle. Il s'insinua dans les bonnes grâces de Zig-Balle qui, touché des avances et du repentir du traître, partagea avec lui son chocolat et ses confitures, et lui ouvrit son cœur à deux battants... Que de trésors dans cet écrin ! Tout autre que Biclard y eût voulu puiser à pleines mains, eût ambitionné de faire de Zig-Balle son ami, le connaissait une délicieuse plaisanterie ! — Il se tenait sur l'autre rive, accroché aux racines d'un saule, et, le pantalon retroussé, de l'eau à mi-cuisse, renversé, il faisait l'homme qui se noie.

— Je parie, disait-il aux copains blottis dans les roseaux, je parie que cet imbécile de Zig-Balle va piquer une tête dans la rivière !

Il connaissait assez son ancien ami pour tenir le pari à coup sûr.

En effet, Zig-Balle, quoique ne sachant pas nager, se jeta à l'eau sans hésiter.

Malheureusement — détail ignoré de Biclard, j'aime à le croire — à cet endroit, la rivière

forme une fosse profonde réputée très dangereuse

Zig-Balle plongea, disparut, revint barboter à la surface, ses gros yeux en boule de loto éperdument ouverts — puis il disparut de nouveau... cette fois pour ne plus reparaitre...

Pauvre brave enfant !...

Maxime AUDOIN.

LES LIVRES

Heures de mélancolie, par Jules GRIZEZ-DROZ

C'est un livre reposant : point d'efforts violents, point d'affectation, point de recherche d'originalité à tout prix. Une simple et saine émotion, des vers très coulants, point hérissés de mots étranges, d'une harmonie très pure et très douce. M. J. Grisez-Droz, qui est un humble ouvrier alsacien, n'a point compté, pour le succès de son livre, sur l'attrait des sentiments rares et subtils, des rythmes étranges, des mots bizarres par leur archaïsme ou leur nouveauté. Il s'est borné à chanter en vers très simples les plus tendres et les plus douces impressions de l'âme humaine. Il demande ses inspirations aux idées les plus nobles et les plus hautes ; il laisse parler son cœur, et ne craint pas d'exprimer tout haut, en un langage ému, les rêves, les souvenirs, les espérances et les regrets qui hantent sa pensée. Par leur absence de procédés compliqués, par leur franchise, les vers de M. J. Grisez-Droz échappent à toute banalité : l'expression émue d'un sentiment vrai n'est jamais banale.

Mieux que bien des poètes, M. J. Grisez-Droz a su décrire la nostalgie du pays natal, et la profonde impression qui s'éveille au cœur de tout être aimant, à la vue d'une terre chérie depuis longtemps quittée ; mieux que bien des penseurs, il connaît et il exprime le charme puissant et les douleurs poignantes que font naître les liens de la famille ; enfin, il a des larmes pour la patrie mutilée, et des paroles indignées pour toutes les bassesses et toutes les hontes. *A divans, la Mort d'une jeune fille, En passant, la Grand'mère*, sont des morceaux charmants de grâce et d'émotion.

J. A.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché est très ferme ; les réalisations qui s'étaient produites hier n'ont pas continué.

La facilité avec laquelle s'est effectuée la liquidation de quinzaine, n'est certainement pas étrangère au mouvement de reprise que nous avons à constater.

Nos rentes, malgré le peu d'affaires traitées font bonne contenance.

Le 3 0/0 qui finissait hier à 94.95 clôture à 95.17, après 95.22 au plus haut, le Nouveau fait 94.05 dernier cours, au lieu de 93.92, précédente clôture ; l'Amortissable de 45 à 96.25 ; le 4 1/2 est à 105.42.

Le Crédit Foncier se négocie à 1275 ; la Banque de Paris de 808.75 à 812.50, le Crédit Lyonnais a monté de 10 à 803.75 ; la Société Générale est demandée à 487.50 et le Crédit Mobilier à 380. Le Suez s'inscrit à 2812.50.

L'Italien s'avance à 94.15 il se traite fin de mois de nombreuses primes dont 25 c. à 94.50 et au-dessus. Les autres rentes et valeur étrangères ont un marché très calme.

Au comptant l'action d'Agua Ténidas revient à 628 par suite de réalisations de bénéfice bien naturelles.

L'obligation du Gaz Continental est recherchée à 300, 310 et 315 ; il y a là un écart qui tend à se combler.

L'obligation des chemins de fer de Porto Rico est à 270 ; on sait qu'il se détache sur ces titres un coupon de 7.50, le premier juillet.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

Bougie du Jockey-Club

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE



Ne laissant en l'éteignant ni odeur ni fumée

La meilleure de toutes les bougies

A. AUGIER, P. DUMORTIER, successeur
9, rue de la Plâtière, Lyon
Spécialité de **Clerges de 1^{re} Communion**

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE. — Courrier de Paris, par P. Véron. — Nos gravures. — A travers les champs, par Emile Desbeaux. — Le Salon des Champs-Élysées, par O. Merson. — Théâtres par H. Lemaitre. — Chronique du sport, par Archiduc. — Seize, par Abel Hermant.

GRAVURES. — La catastrophe de Mœchens-tiem. — L'Exposition de Moscou. — Le paquebot *la Touraine*, au Havre. — Beaux-Arts : la première leçon, intérieur en Finlande. — M. Crampel, en mission dans l'intérieur de l'Afrique. — A bord du *Courbet* : hommages rendus. — La mémoire de l'amiral Courbet. — Figaro-Revue les différents types de la Revue fin saison. — *Serge*, par Tofani.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : Gens de Paris, par Aurélien Scholl. — Semaine politique : En avant pour la gloire, par S. Pichon. — Echos de partout : M. de Lesseps poursuivi. — Les mystères de Panama. — L'odyssée de Françoise Chapté. — Le sculpteur Rodin. — L'ex-impératrice Eugénie. — Sir William Gordon Cumming et le prince de Galles. — Un souvenir du général Marbot. — Encore un banquier dans la lune ! — Histoire de la semaine : Au concert Vatoire, par Richard O'Monroy. — Souvenirs contemporains : Au Palais de Justice, par Alph. Daudet. — Monologue : Le meurtre de Polichinelle, par Eug. Lemerrier. — L'Exposition de la mission Bonvalot, par Gaston Deschamps. — Autour de l'école : Legs à imiter, par Edouard Petit. — Romans : Port-Tarascon, par Alph. Daudet. — Pêril, par Henry Gré-

ville. — Fables polonaises : Le lévrier et le chat. — Le petit poisson, par Krasicki. — Au Japon : Kioto, la ville sainte, par Pierre Loti. — Histoire de Brigands, par P. D. — Chansons modernes : Le roi Carnot, par Albert Millaud. — La mort de Mirabeau, par Rous-se, de l'Académie française. — Vie militaire, par le capitaine de Pardeillan. — Livres de la semaine, jeux, etc.

REVUE DU LYONNAIS

N° 65. — Mai 1891

SOMMAIRE

Mercury, station celtique et gallo-romaine, par F. Gabut. Chazay-d'Azergues en Lyonnais, par L. Pagani (*à suivre*). Les comptes et la chronique de la ville de Condrieu (1505-1649), par Joseph Denais (*à suivre*). Les rêveries d'un songe-creux, par Palua de Pradels. *Nécrologie*. — J.-E. Valentin-Smith, sa vie et ses œuvres. — Antoine-Gaspard Bellin, par A. Vachez. *Bibliographie*. — Notice sur l'ermitage du Mont-Cindre, par l'abbé Duplain, compte rendu, par L. G. Sociétés savantes. — Chronique d'avril 1891. *Planche* : Portrait de M. Valentin-Shmit.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION**PHYSIQUE POPULAIRE**Par **Emile DESBEAUX**,
Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La **Physique populaire** de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La **Physique populaire** est le quatrième volume de la *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra

sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux, phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la **Physique populaire**.

La **Physique populaire** est publiée en **100 livraisons à 10 centimes** et en **20 séries à 50 centimes**, format grand in-8° jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, *reçu franco en séries*, à leur apparition, contre un mandat de **10 francs** adressé aux éditeurs :

C. MARPON et E. FLAMMARION
26, rue Racine, Paris.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^o
56, RUE JACOB, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE ET DE MON PETIT GARÇON

Ce petit Journal *hebdomadaire*, aussi charmant comme format que riche en matières de toutes sortes : Romans, Comédies, Nouvelles et Récits, anecdotes, Jeux d'esprit, etc... — **Le tout illustré de gravures** — est des plus avantageux, car il tient peu de place et ne coûte presque rien **tout en donnant autant et plus** que les publications similaires. En outre, il présente cet attrait spécial d'offrir à son jeune public le **Roman illustré** déjà mis en pages, de telle sorte que dès le Roman terminé, on peut tout de suite faire un cartonnage et posséder un livre dans sa bibliothèque. Enfin les éditeurs de la **Bibliothèque de ma Fille et de mon Petit Garçon** offrent **tous les mois** aux cinq premiers Lauréats des Devinettes, cinq volumes tous bien reliés et illustrés de nombreuses gravures qui sont expédiés immédiatement.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. — On s'abonne en envoyant un mandat poste à l'ordre de M. Lucien HÉBERT, rue Jacob, 56, Paris.

Un numéro par semaine. — Prix pour les départements : 1 an, **6 francs**; 6 mois, **3 francs**; 3 mois, **1 fr. 50**.

S'adresser également, soit aux bureaux de postes, soit aux libraires des départements.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.



Le Journal la **MODE FRANÇAISE** est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La **MODE FRANÇAISE** paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi *franco* et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

AVIS AUX FUMEURS**Camphorated Chalk de Dalpiaz**Ph^{ie}, 275, Rue St-Honoré, PARIS

Dentifrice anti-acide, purifié, l'haleine, conserve aux dents leur santé et leur blancheur, les preserve de la carie, empêche la formation du tartre cause de l'altération des gencives et du déchaussement des dents.

1 fr. 50 le Flacon franco contre mandat ou timbres.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

CESSATION DE COMMERCE

LIQUIDATION, RÉALISATION D'ACTIF, VENTE A TOUT PRIX
Grands Magasins de Nouveautés

VILLE DE LYON

LYON — Place des Terreaux, rue St-Pierre, rue Constantine, rue Luizerne. — LYON

Parmis l'innombrable quantité de marchandises mises en vente, nous signalons les quelques articles ci-dessous :

- Toile d'Alsace imprimée pour robes et costumes, grand choix de dessins, expertisée le mètre... » 50
- Zéphirs qualité extra, largeur 80 c., pour robes et costumes d'été, valant 1 f. 50, le mètre... » 60
- Satins d'Alsace 1^{er} choix, qualité extra fine, dispositions nouvelles et classiques, vendus le m. au l. de 1 f. 95 » 95
- Foulard Shanghai tout soie, impressions et coloris h^{te} nouv. p. rob. et cost., v. 3 f. le m. 1 25
- Gants fil d'Ecosse, finis, pour dames, vendus au lieu de 1 f. 25, la paire... » 45
- Gants chevreau qualité extra, quatre boutons, valant 4 fr. la paire... 1 45

POUR COSTUMES D'ÉTÉ

BATISTE d'Alsace, tissu très fin, impression grand genre, haute nouveauté, grande largeur, d'une valeur de 2 f. 25, expertisée pour être vendue 1 f. 45, mais par suite de l'inclémence du temps sacrifiée à... **70^c**

- Toile lessivée pur fil, fine et forte, larg. 80 c. pour draps et chemises, le mètre au lieu de 1 f. 25... » 60
- Nappes damassées fil, tous les dessins, pour 6 couverts, la nappe... 1 45
- Draps de lit cretonne écarlate bonne qualité, pour lit d'une personne, le drap... 2 45
- Draps de lit toile lessivée très bonne qualité, pour lit d'une personne, valeur 7 francs, le drap... 3 45
- Draps de lit toile écarlate gros grain extra, long. 3 m. larg. 2 m., au lieu de 10 fr. le drap... 4 75
- Draps de lit toile mi-blanc, confection soignée, long. 3 m. 25, larg. 2 m. 20, val. 15 f. le drap, exp. 6 45

Un lot de 327 paires

DRAPS DE LIT

ourlets à jours, toile blanche pur fil sans coutures, pour grands lits, longueur 3 m. 50 largeur 2 m. 20, valant 45 fr. la paire, vendu le drap... **7 90**

- Jaquettes pour dames, drap armure, façon tailleur, valant 40 fr., vendues... 12 50
- Visites diagonale pure laine, garnies de dentelles et passementerie, d'une valeur de 30 francs... 9 75
- Pélerines Médicis, en drap zéphir, garnies de jais dernière création... 11 90
- Tapis de table satin broché imitant la soie, franges nouées tout autour d'une valeur, de 6 f. 2 45

Un lot de 750

EN-CAS et Parapluies en soie sergée, manches genre ivoire avec orfèvrerie ou ébène sculpté, têtes d'animaux, métal ciselé et nikelé, vendus pour rien, au choix... **4 65**

- Chaussettes pour hommes, coton Jumel 5 fils, finies de partout, vendues au lieu de 1 fr... » 40
- Bas noirs pour dames, ces bas garantis grand teint, sont finis partout, d'une valeur de 1 fr. 75... » 75
- Chemises pour hommes en très belle cretonne de coul. genre fort, toutes les coutures sont faites à la main, d'une valeur de 3 f. 50... 1 95
- Gilets flanelle, de santé, très belle qualité, se vendaient 4 francs... 1 95
- Corsets coutil d'Evreux, garnis en vraies baleines, toutes les tailles, d'une valeur de 3 fr... 2 85
- Mouchoirs ourlés à jours, batiste pur fil d'une valeur de 1 f. 25, le mouchoir... » 40

SATINS D'ALSACE

pour jolis costumes, qualité extra, impression grand teint, cet article se vend partout 1 f. 75, mais cette saison étant la dernière de la « Ville de Lyon », on le solde à... **75^c**

- Oreillers plume vive épurée, enveloppe coutil fil... 2 60
- Traversins plume vive épurée, enveloppe coutil fil... 3 45
- Lits fer forgé qualité extra, avec ou sans galerie, au lieu de 25 francs... 12 50
- Matelas tout en crin d'Algérie recouverts coutil belge par fil, expertisés... 8 45
- Matelas laine de pays, capitonnés, recouverts coutil belge belle qualité... 13 50
- Sommiers élastiques à bonnettes protecteurs, vendus au lieu de 30 francs... 14 75
- Lits-Cage à sommiers élastiques capitonnés, fer bronzé ou nikelé, au prix sans précédent de... 17 50

POUR RIDEAUX ET TENTURES

145 PIÈCES et COUPES imitant la soie, tissu splendide en grande largeur environ 1 m. 30, jolis dessins genre renaissance, vendus le mètre au prix incroyable de... **1 75**

Clichés-Annonces B. DELAYE, 8, rue Henri IV

LE MONITEUR DE LA MODE

Recueil Illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames

ABEL GOUBAUD, Directeur, 3, rue du Quatre-Septembre. — PARIS

Le Numéro simple : 25 cent. — Le Numéro avec gravure coloriée : 50 cent.

ÉDITION 0 (sans gravure coloriée)
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE

Un an... 14 fr.
Six mois... 7 50
Trois mois... 4 »

UNION POSTALE

Un an... 18 fr.
Six mois... 9 50
Trois mois... 5 »

ÉDITION I (avec gravure coloriée)
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE

Un an... 26 fr.
Six mois... 15 »
Trois mois... 8 »

UNION POSTALE

Un an... 34 fr.
Six mois... 18 »
Trois mois... 9 50